

Larissa Balakireva.

La chercheuse venait du froid

Arrivée de Sibérie dans les années 90, Larissa Balakireva a créé Novocib, à Lyon, en 2005. Cette scientifique boulimique de travail est passée de la recherche fondamentale à la recherche appliquée dans le domaine de la thérapie génique.

Stéphanie Polette

Elle a appris le français au fin fond de la Sibérie en chantant des tubes du groupe Téléphone. Toute petite, elle collectionnait les plantes, dans un herbier fait maison, les observait au microscope et dévorait les livres de biologie offerts par son père, capitaine de bateau sur l'Ob.

Larissa Balakireva était destinée à enrichir l'élite scientifique russe. Pourtant, tout comme une majorité de ses compatriotes, quand, à partir du milieu des années 80, la Perestroïka a rimé avec l'ouverture des frontières, elle a alimenté l'hémorragie des cerveaux russes. « Nous étions patriotes et avec mon mari, qui était chimiste et faisait aussi ses études à la Cité des sciences de Novossibirsk, nous aurions aimé rester en Russie, se souvient-elle dans un français presque parfait, juste teinté d'une tonalité slave. Nous avions tout : une crèche pour notre bébé pour pouvoir continuer nos études, puis un appartement avec un jardin, un salaire... Mais la science n'avancait pas. Il fallait des temps de préparation très longs et jusqu'à 20 ans pour faire une thèse... »

Premier CDD de trois mois

Cette boulimique de travail, élevée dans un système où la compétition est reine, ne veut plus se satisfaire de cette recherche fondamentale menée depuis la Sibérie. Alors qu'elle prend la tête d'un laboratoire russe à 23 ans, abandonné par des chercheurs seniors qui répondent aux sirènes de l'Amérique, la Cité des sciences commence à accueillir des équipes internationales. Brillante, elle est rapidement repérée par des Français venus en colloque en Sibérie. « J'ai très vite été invitée en France par ces scientifiques. Ma première carte de séjour et mon premier CDD de trois mois datent de 1995 lors de ma venue dans le cadre d'une bourse d'échange universitaire au sein de l'Institut de biologie structurale du CEA de Grenoble. »

Larissa et son mari, Maxime Balakirev, chimiste, comprennent vite le boulevard qui leur est offert pour assouvir leur passion de la science. « Lorsque nous sommes arrivés, on travaillait

comme des fous ! Nous étions impressionnés par la richesse du CEA qui mettait à la disposition de ses chercheurs des moyens matériels pour aller vite. » Autant d'outils que la jeune Russe n'a jamais manipulés. Si ses connaissances scientifiques étaient indéniables, elle avait juste besoin de se mettre à niveau pour apprendre les procédures. « J'ai rejoint la fac de sciences à Grenoble, en parallèle. »

Experte en système D

Le manque de moyens matériels en Russie lui a appris à se débrouiller. Elle en a fait un atout et est devenue experte en système D. Aujourd'hui encore, sa façon de trouver des solutions aux problèmes matériels lui sert dans la gestion de Novocib, la société qu'elle a créée à Lyon, en 2005. « Si en Russie, nous avions toute l'information à notre disposition, nous devions trouver des moyens originaux pour faire de la recherche économique. Chez Novocib, jeune entreprise innovante, c'est pareil. C'est aussi cette approche que je mets en avant auprès des investisseurs. Dépenser utile a séduit. »

Alors plutôt que d'acheter des kits de biologie tout prêts mais onéreux, Larissa Balakireva fabrique ces produits.

« Non seulement on fait des économies, mais on évite la sous-évaluation et on améliore nos connaissances scientifiques. » Optimisation. CQFD.

Travailler ensemble

Depuis la création de Novocib, Larissa Balakireva n'est plus retournée en Russie et n'a pas le mal du pays. Elle s'émouille de toutes les richesses matérielles mais surtout morales de la France. « J'ai changé et mon pays aussi. Je suis nostalgique de choses qui n'existent plus comme l'esprit scientifique, les expériences folles et le "tout est possible" de scientifiques d'élite qui ont la rage de chercher. »

Cette expatriée qui se considère aujourd'hui comme Française d'origine russe n'a gardé que le meilleur de ce que son pays lui a appris : travailler ensemble et déployer une énergie à chaque instant pour mener ses recherches.

Elle aime, elle n'aime pas...

Elle aime

- Les coquillages comme les huîtres et les palourdes. « J'ai mis deux ans pour apprendre à les manger ! »
- Le fromage. « Épatant d'un point de vue gustatif et microbiologique ! »
- La créativité française, tant pour la cuisine que pour la mode.
- Danser et écouter de la musique. « J'aime la musique gothique. Je suis allée au concert de Marilyn Manson et j'ai apprécié l'idée de tolérance qu'il y avait en France quand j'ai vu un public maquillé et habillé comme un jour de carnaval ! »
- Les visites guidées du musée des Beaux-Arts de Lyon.

Elle n'aime pas

- Le manque d'intérêt des gens pour leur travail. « Je voudrais que les individus pensent que l'on peut s'épanouir au travail. »
- Les idéaux un peu superficiels, des jeunes principalement.



● Scientifique formée aux méthodes russes, Larissa Balakireva entend faire une recherche appliquée et utile en optimisant les compétences et les moyens de Novocib (photo : Jacky Fontaine - PhotographeFrance).

« Chercher les contrats plutôt que les subventions »

Pourquoi avoir choisi de vous installer à Lyon alors que votre entreprise, Novocib a été incubée par Grain à Grenoble ?

Trois éléments déclencheurs m'ont fait m'installer à Lyon. Tout d'abord, ce fut ma rencontre avec mon associé, Nicolas Godard. Microbiologiste, il a complété son cursus d'un MBA à HEC. Sa formation et son expérience étaient complémentaires aux miennes pour pouvoir développer Novocib.

Notre lieu d'implantation ensuite. Pour limiter les frais d'investissement en matériel, j'avais besoin d'un local adapté à nos recherches. Pas facile à trouver pour rester proche du tissu scientifique. Il n'y avait pas de structure à Grenoble au moment de la création de Novocib. Entre Paris et Lyon, j'ai trouvé la pépinière Lacassagne, à Lyon, qui répondait parfaitement à mes exigences au regard du passé de ce bâtiment dédié à l'industrie pharmaceutique.

Enfin, ma rencontre avec Novacité (NDLR : service d'accompagnement des entreprises innovantes de la CCI de Lyon) qui m'a permis de réfléchir sur la stratégie de mon entreprise m'a incitée à rester à Lyon.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées au démarrage de Novocib ?

Il fallait que je trouve ma place et

Vous parlez aussi d'applications pour un candidat-médicament contre l'hépatite C. Les enzymes vous permettent donc de chercher pour plusieurs applications ?

Oui. C'est sur ce principe que repose notre business modèle. Mener des recherches pour un candidat-médicament prend entre dix et quinze ans. Par contre, les enzymes présentent une multitude d'applications qui peuvent voir le jour à plus ou moins longue échéance. Nous menons donc en parallèle ces deux types de recherche. Pour la partie thérapie génique, nous travaillons sous contrat avec des chimistes extérieurs pour développer un candidat-médicament luttant contre l'hépatite C. Novocib a aussi une activité de prestation de services pour des analyses afin d'optimiser nos compétences.

Quand pensez-vous générer votre premier chiffre d'affaires ?

Il sera encore faible pour 2010, de l'ordre de 50 à 60.000 €. 2011 devrait connaître la mise sur le marché de notre carouche dédiée à l'agroalimentaire. De ce brevet, devraient découler d'autres applications en cours de développement. Aujourd'hui nous sommes quatre personnes, et chaque minute compte pour faire avancer nos recherches.

Quelles applications développez-vous ?

Nous travaillons actuellement sur une carouche, une sorte de kit, d'enzymes pour vérifier la fraîcheur des poissons, dans l'industrie agroalimentaire, en mesurant le degré d'altération biochimique de la chaire. Nous en sommes à l'étape du prototype avant de passer à la phase d'industrialisation puis le contact avec des distributeurs pour commercialiser cet outil courant 2011.

1966
Naissance à Novossibirsk, en Sibérie occidentale.

1983
Intègre la Cité des sciences, proche de sa ville, la troisième université russe, section biologie.

1985
Naissance de son fils Alexandre.

1989
Deviens chercheur junior au sein d'un laboratoire russe qui étudiait les processus de division cellulaire.

1995
Premiers séjours en France et en Allemagne. Obtention de son DEA.

1996
Soutenance de sa thèse en Russie sur le remplacement de gènes défectueux par des gènes utiles. Arrivée en France.

2000
Début de son incubation pour des projets en virologie.

2003 et 2005
Obtient les prix Émergence et Création du ministère de la Recherche. Naissance de Novocib.

2006
Intègre la pépinière Lacassagne à Lyon.

2009
Lévé de fonds de 500.000 €.